

Marie ALEXANDRINE

Marie-Jeanne,
Le scribouillard
et le barbouilleur



Chapitre I

Deux types entre vingt-cinq et trente sont attablés dans le coin le plus sombre d'un troquet du dix-septième et parlent à voix presque basse. L'un est beau mec, l'autre pas. C'est salaud mais c'est vrai ! Qu'est-ce que j'y peux !

Un ordinateur portable est posé – fermé –, à côté de celui qui fume. Des chopes et des bouteilles de bière en bordel, sur la table. Des verres pour alcool fort, aussi. Des clopes, un chargeur. Tout un petit bazar ! Un halot de fumée au dessus d'eux les isole des autres tables.

« Mais elle est gaulée comment ? – Quarante-cinq kilos à tout péter d'os, de tendons et de muscles. Des nerfs et des veines comme des fibres sur un corps filiforme. Du tout filandreux. Rien de gras, de confortable.

– Et sa peau ? » Celui qui raconte hésite : surtout, ne pas trahir le souvenir. C'est son job ! Faire gaffe, comme pour un exercice de style : « Une peau propre mais... sans saveur à force d'avoir été astiquée, étrillée comme la couenne d'un vieux canasson, tu vois. Même pas cette suave – j'aime ce mot là – cette suave patine de la vieille fille. Une peau qui tire vers le bas.

– Mais bon sang, à quoi elle ressemble ? »

Celui qui pose les questions, c'est le copain de toujours. Un peu le faire valoir, le seul en tout cas que l'autre supporte. Un gros costaud. Le cheveu terne et la peau grasse. Il a tiré de sa sacoche un crayon et un carnet de dessin : il a besoin de dessiner pour voir. Il a placé son carnet sur la table en poussant les verres de bière contre l'ordinateur. Ça s'entrechoque et ça tinte.

« Merde, fais gaffe ! »

Il dessine maintenant, attentif sous la dictée : « Tout en haut de la bonne femme, des cheveux fins... blonds et attachés en un petit chignon sur la nuque... Oui, c'est ça... Pas de frange. Des yeux secs. Tu trouveras aucune humidité dans cette bonne femme. – Et les joues ? – Creuses et sans couleurs. La bouche, maintenant : on dirait... Attends ! On dirait que sa bouche se casse la figure, se débîne dans les rides du cou. C'est ça : pas de menton en bas d'un visage qui dégouline.

– A force de pas baiser ? – Peut-être ! »

L'autre se retourne : son reflet dans le miroir. C'est un tic chez lui, toujours vérifier le look. Redresser un peu le col. Le port de tête, toujours soigner le port de tête et les yeux ! Bon Dieu oui, surtout les yeux ! Ça peut aller !

De l'autre côté du reflet, sur la gauche, une femme. Sa tête : une poire et son corps le comptoir qui va avec. C'est affalé à une table et ça pleure. Abondamment. Toutes les larmes de son corps... Pleure ma belle, tu pisseras moins... Un bruit de chaise que l'on pousse : « Attention viande fraîche ! »

On dirait Line – la Line de son livre – qui se lève. Les deux ont tourné la tête. Le même mouvement. Pour aller aux toilettes, elle doit passer devant eux : type européen, balai d'étope blonde sur la tête, nez de dix-huit ans et les yeux qui vont avec et le cou d'albâtre et tout et tout. Mais très vite, c'est le pull moulant les petits seins qu'on fixe. C'est le ventre plat et les fesses fermes et rondes. Les hanches qui balancent dans la ceinture taille basse, en passant.

Comme à chaque fois, les deux hommes, lentement, suivent des yeux, hypnotisés. Oh ! Temps, suspends ton vol !

Elle est passée. Les masques sont lisses et les regards se figent encore un peu dans le sillage de parfum de la femme : « Mais regarde-nous ! C'est trop quand même ! – C'est la nature : ça nous dépasse ! » Dit l'autre béat. « Tu m'fais penser au loup de Tex Avery : la langue qui pend, les yeux exorbités !

– Ben oui ! A force de ne pas concrétiser, on s'abîme, tout de même ! J'voudrais bien être autre chose qu'un sexe qui bande et puis qui débande...

– Arrête, tu vas me faire chialer ! – Tu peux parler, toi ! T'as qu'à sourire et elles te tombent dans les bras... »

Ah ! Même lui le dit !

« Peut-être, mais aucune ne me tient par là... – Tu veux que je te dise ? Ta vieille demoiselle, elle te tient par le texte !

– C'est fin ! T'es con... »

Rien ne rapproche plus que de parler sexe : « Tu reprendras bien un peu de testostérone dans ta bière...

– Pense à Marie... – Mais je ne fais que ça ! » Ils pouffent, complices.

Celle qui pourrait s'appeler Line ressort des toilettes. Silence de nouveau et de nouveau les masques.

Un sourire.

Elle est vraiment très quelconque, j'en ferai juste un personnage, pense Bibi l'écrivain, et un secondaire de surcroît. Elle est trop comme les autres, formatée. Des ventres comme ça y'en a des milliers dans Paris, avec ou sans piercing. Des norvégiennes, des plantureuses, des blacks, des beurettes, des bandantes...

Lentement elle repasse. Tiens, elle m'a souri.

« T'as vu, elle m'a souri ! » Dit l'autre.

Ah bon, à lui aussi ! Décidément, ça sourit à tout le monde. Très peu pour moi...

« Non, j'avoue, je ne regardais pas en haut ! Mais tu vois, le premier ventre qui se montre, c'est excitant, mais quand il n'y a plus que ça, t'as envie d'autre chose...-Une grimace de désenchantement – Du premier ventre qui se cache, par exemple... Quoi de plus évocateur qu'un ventre qui dérobe son grain de peau à l'œil, ne le réservant que pour le meilleur...

– Toi tu es pour la burqa !? »

C'est dubitatif ou j'y comprends rien. Faire comme si de rien...

« Dans un pays où la peau est mise à nue quotidiennement, ouais ! »

Le ton est affirmatif et aussi un peu salace, faut bien l'avouer. J'aime bien.

« Imagine une femme nue sous le tissu lourd de la burqa, dérobée...

– N’empêche que pour un mec qui fait la fine bouche, t’avais l’œil bien humide, tout de suite ! »

Couper dans le vif, toujours ! Ne pas laisser croire à l’autre qu’il peut avoir raison. Aucune aspérité dans le roc. Pas de faille. C’est bon pour moi.

« Revenons à nos moutons... voulez-vous cher ami ! Ma demoiselle Berthe.

– Mouais, ben ya mieux comme bergère... »

Il regarde son croquis, s’esclaffe :

« Mais qu’est-ce qu’il lui reste de la nana ? Comment on sait que c’est une meuf et pas un vieux portemanteau ? »

L’autre prend son temps pour répondre, il hésite. Le regard monte, évoque, se perd dans les volutes de fumée... J’aime bien évoquer.

« Elle a des seins »

Ils pouffent tous les deux. Gamins.

« Mais si menus que c’est plus une preuve qu’une invitation à l’amour. »

Il faudra dire les trois derniers mots avec un accent anglais et la bouche en cul de poule !

« Il faut bien la ranger quelque part » Dit l’écrivain. Ya que mon Denis, pour supporter ça, des fois moi j’me dis !

De nouveau l’œil recrée le souvenir dans une exhalaison de nicotine :

« Les hanches itou et un geste, oui, c’est ça... un geste de sa main décharnée toujours, – comme ça – »

Je montre : Denis a besoin de voir !

« Pour réajuster un corsage qui pourtant n’avait pas démerité. Voilà, c’est ça qui me perturbe : ce

geste toujours qu'elle a pour remettre le bout de tissu à sa place. Comme un tic.

– Jupe ou pantalon ? »

L'écrivain se concentre, recentre ses souvenirs : « Jupe ou robe, toujours. J'ai pas de souvenir de pantalon, je la vois pas avec. »

Dire ça en grimaçant. L'écrivain dit cela en grimaçant.

« Des bas sur ses jambes, même quand il fait chaud, par décence peut-être... Peut-être aussi pour ne pas sentir la moiteur de l'air vibrant sur sa peau. »

C'est joli, ça la moiteur de l'air... ça fait un peu bégueule, mais classieux !

Ça dépend à qui je m'adresse... Comment savoir.

Il reprend :

« Par dépit ou par renoncement... »

L'autre crayonne à petites touches sèches. Son crayon n'est pas gras. Le trait est fin, répété, insistant. La mine creuse un peu le grain de la feuille pour laisser sa trace.

« Montre ! Pas mal ! La lèvre pincée en plus. Tu sais, on dirait que sa bouche vient de perdre d'un coup toute sa tribu !

Le dessinateur fourrage dans son sac, en sort une gomme à crayon, efface, retravaille l'arc de la lèvre. Vers le bas.

Un bruit de gros nez qui se mouche, et des effets de mouchoirs, tout au bout des amas de chairs, là, dans le coin du reflet encore.

« Comme ça !... Et l'œil sec. Mais ton trait nerveux là, c'est presque ça, pour la raideur du cou. Cette raideur-là annonce toutes les autres. Il y a deux

ou trois mois, me suis inspiré de son apparence pour construire un de mes personnages de vieille peau. »

J'avais pourtant juré que j'en parlerais pas ! Ça porte la poisse d'en parler quand c'est chez l'éditeur ! Merde ! Merde ! Merde ! Je crache de dépit un brin de tabac qui est resté sur ma langue, j'écrase mon mégot d'un doigt rageur.

Denis continue, imperturbable :

« Laisse-moi deviner... C'est Mademoiselle Berthe, celle que tu fais crever d'ennui ?

– Bingo ! »

Moins j'en dis, mieux j'me porte...

« Mais chez elle, rien de mystérieux, de sensuel, de... rien qui laisse présager ?

– Au contraire !

– Et comment elle t'a demandé ça ?

– Tout naturellement ! Comme on fait pour savoir où aller pisser. : Elle était coincée contre la baie vitrée là-bas. Les pieds joints, la jupe raccord et la tête baissée, à boire son thé de cinq heures ou sa tisane, comme d'hab et moi sur la table du fond, bien au chaud entre mes verres de bière et mon ordinateur portable. Elle a posé sa tasse, s'est essuyé les lèvres méticuleusement et s'est levée.

« Tu lui avais laissé croire que... ?

– Que dalle ! Elle était dans ma ligne de mire vers la lumière. Je beugais en fixant la rue, à la recherche d'un mot. Ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour ! L'ai vue sans la regarder s'approcher de moi. C'est quand elle s'est assise à ma table que j'ai atterri.

– vous vous étiez parlés avant ?

– Non, jamais ! Un sourire peut-être... de politesse. »

L'écrivain partage ce café depuis un an avec des tas de gens ! Des blacks, des blancs, des gros, des nanas, des vieux... Rien qui les rapproche, juste du temps passé dans le même troquet.

J'voudrais pas ! J'aime les gens, mais de loin... On a pas gardé les cochons ensemble. Cette vieille là, l'ai beaucoup observée avant, quand j'écrivais sur elle. Une fois fini...

« Elle était à contre-jour et j'voyais pas son visage, j'entendais juste sa voix neutre et basse. »

Les cheveux fins et trop propres prenaient la lumière comme une auréole. C'est quand elle s'est éloignée de nouveau qu'il remarqua un tout petit sparadrap sur son mollet. Elle s'installa de nouveau à sa table et finit son thé comme si de rien n'était. La tête baissée et les pieds joints. On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession. Elle est partie comme tous les jours à la même heure.

Ils se taisent tous les deux. L'autre crayonne distraitemment, repasse sur les traits de son dessin, moi je caresse d'un doigt nonchalant les touches de mon clavier. Cela fait un petit bruit de dés chahutés. J'adore faire ça...

– « C'est con ce qui t'arrive ! Tu vas accepter ?

– Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

– C'est pas rien ce qu'elle te propose ! »

La femme qui pleure grimace grassement dans son coin sous l'œil distrait de celui qui écrit. Il enregistre inconsciemment le gros visage tordu et la larme qui coule entraînant dans son sillage une écume noircie de mascara. Ça peut servir !

– « Tu m'écoutes ?

– Je fais que ça... J'te savais pas si vénal !

– quinze mille euros, c'est un an d'écriture assuré...

– Sans la vodka et les bières ! Je n'écris que chargé, tu le sais... Sais pas encore. Qu'est-ce qu'elle va en foutre de ce temps ?

– Elle achète assez cher le droit de pas te le dire. D'après ce que tu me dis, ça fait partie du contrat !

– Oui mais voilà : je ne sais pas si elle va conclure, la bonne sœur ! Suis pas comme ça. L'a besoin de savoir, le Pierrot !

– Moi, à ta place...

– Oui mais tu l'es pas, à ma place ! Ça se saurait !

– Fais pas le con ! C'est inespéré !

– Vas-y alors, toi ! : Un an de dessin assuré.

– Les seules femmes à m'avoir trouvé craquant sont ma mère et ma frangine ! »

C'est vrai qu'il est craquant... quand il est lucide !

« C'est toi qu'elle veut !

– Là tu extrapoles ! C'est pas moi qu'elle veut ! Il est pas question de relation ni de contact...

– Et si malgré tout elle te proposait de coucher ? Si tu lui avais tapé dans l'œil et qu'elle te voulait pour son quatre heures... Elle n'est pas faite autrement que les autres, malgré tout ! Ah ! Jusqu'où es-tu capable d'aller pour l'écrire, ton grand chef-d'œuvre ? Celui qui te propulsera comme tu le dis depuis des années « au sommet des ventes » Qui te fera « péter la baraque ! »

Il hausse le ton et glousse à la fois.

– qu'est-ce que t'en sais toi ? Monsieur fait : « on ne me la fait pas à moi... » Mais t'es tout couillon devant une nana...

L'écrivain s'emporte ! Faut bien un peu ! C'est le jeu : le ton monte, dépasse les volutes intimes de la fumée de leur table, le fracas de la voix éclabousse

vers les autres tables. Ça gicle, ça pète, ça sent bon l'étincelle ! ya même des mecs qui se retournent, les regardent l'air outragé ou narquois, c'est selon.

L'écrivain lève les yeux au ciel. Tiens, ils ont refait le plafond ! N'avait pas remarqué tous ces ronds comme des miroirs en tout petit. Ça brille par moment et ça clignote. C'est pas très heureux.

Mais la porte du café s'ouvre et l'air froid et humide de l'hiver parisien pénètre, agressif, changeant le sens des ronds de fumées, dispersant dans l'atmosphère tiédie les odeurs de vieux tabac et les mots. La musique d'ambiance prend un coup de froid.

C'est Claudio.

Tiens, gaffe ! Exercice de style : Des airs de rital, le cheveu gras et long, le foulard crasseux noué autour du cou, une veste incertaine attachée avec une ficelle. L'œil de velours. Il chante faux et qu'est-ce qu'il fouette !

Il en fait exprès, ma parole !

« Bien le bonjour, Messieurs Dames ! Je m'appelle Claudio et je vais chanter pour vous ! » Il baratine.

Il tourne autour des tables en beuglant des airs du Paris d'autrefois. Aujourd'hui, c'est Rikita ! Tout un art ! Les gens rient sous cape au début et s'empressent de lui donner quelque chose, très vite pour qu'il change de table.

Le salaud ! Il chlingue encore plus que d'habitude ! Les nez pincés et les journaux que l'on déploie en éventail comme des fleurs de papier gris un matin de printemps.

Claudio navigue entre les massifs noirs et blancs de ce jardin de l'instantané. En habitué des lieux, il va vite, s'accroche aux tables, se penche, se précipite sur

ses clients en brailant sa chanson, voluptueux, l'œil coquin et la bouche ouverte. Les fleurs frémissent et se fanent sous le souffle fétide.

Le garçon a posé son plateau – bruits de verres qui s'entrechoquent – et lui file au train pour lui montrer la sortie, comme chaque jour. Le clodo lui échappe comme à chaque fois, agile et fuyant comme une anguille. Pourvu qu'il ne s'ramène pas par ici ! Le temps que le garçon s'en saisisse et le jette dehors, Claudio a pu récolter quelques pièces.

Ils mettent toujours une plombe avant de s'apercevoir qu'il est entré, c'est peut-être un deal qu'il a avec eux... « Merci, Monsieur-dame ! » braille-t-il en disparaissant, hilare, poussé par le garçon qui a pris le temps de mettre ses gants. Ça empeste.

La porte se referme et peu à peu tout rentre dans l'ordre. De nouveau les voix sont basses et de nouveau les volutes s'organisent poliment autour des tables. Les fleurs de papier gris se rentrent. Ne sont plus de mise. C'est l'hiver.

Tout à coup, Denis gueule :

« Holà ! On se calme ! Moi ce que j'en dis... »

Le con ! M'a fait sursauter : j'y étais plus là... Et lui, il était en pause, le barbouilleur !

J'aime bien qu'il baisse la garde, qu'il se soumette. Fait ça très bien. Il réamorçe maintenant à voix normale :

« Qu'est-ce qu'elle t'a demandé exactement ? »

Je le regarde : il a son air de toutou soumis. Allez, il met du sien ; tout peut continuer :

« Elle s'est assise, a joint ses deux mains sur ma table, s'est penchée vers moi et en baissant les yeux, m'a chuchoté d'une voix hachée :

« Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps ! Je vous en donnerai quinze mille euros. »

Je travaillais sur mon satané manuscrit de l'âme des objets et franchement, elle me faisait l'effet d'une extraterrestre. Elle a repris :

« Cela vous semble suffisant ? C'est un contrat : quinze mille euros pour un week-end avec moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Elle s'est levée. Se tenait debout devant moi. Comme je disais rien, elle a fini par lâcher : « Je vous dirai quand et où. Vous n'aurez rien à payer. Je viendrai chercher ma réponse demain. »

– La voilà !

– la réponse ?

– Non, ta patronne. Celle-là ! » chuchote-t-il en désignant discrètement l'esquisse qu'il vient de faire.

Elle s'est faufilée dans le café en prenant soin de ne pas ouvrir complètement la porte. Elle est tout contre la lumière de la baie vitrée. elle s'assoit et la serveuse lui apporte son thé. Il est cinq heures...

« Qu'est-ce que tu décides ?

– J'en sais foutre rien...

– J'te laisse, Don Juan... Elle attend sûrement que tu sois seul... Tu me tiens au courant.

– Tu parles d'une Chimène ! Chiao ! »

L'autre se lève en la regardant et dans son trouble, s'éloigne en oubliant son dessin. C'est tout lui ça. Il se ravise et revient le chercher, le cache fébrilement dans sa pochette à dessin. Fait trois pas, revient encore pour récupérer ses clopes.

« Dégage, merde ! »

S'éloigne enfin.

L'écrivain a encore levé les yeux au ciel. A passé la main dans ses cheveux. Un coup d'œil au miroir. C'est bon. Puis d'un geste large, il ouvre son ordinateur. L'allume pour se donner contenance. Un texte en travaux va s'afficher presque immédiatement. Pas assez vite à son goût : il tambourine sur la table, nerveux. Enfin ! Un texte difficile, qui le tient enragé depuis des semaines et qu'il ne reprend qu'avec hargne, certain d'avoir quelque chose de neuf à dire avec ça et désespéré d'y parvenir.

Elle semble absorbée par les volutes de fumées de son thé. Elle a sorti un magazine et le feuillette en attendant, semble-t-il, que le breuvage refroidisse... Pas de panique... Elle a tout son temps. Il relit son texte d'abord avec la tête ailleurs, attendant qu'elle se manifeste, puis peu à peu s'enferme de nouveau dans l'univers à part créé sur écran :

La pluie.

Elle a couru, elle s'est essoufflée. Le tabac peut-être. L'air expulsé dans la course a tout vu dans son aventure intérieure et ne dira rien.

Line est là, tassée sur une chaise en plastique qui n'a même pas envie d'être accueillante.

« Ben qu'est-ce que t'as ?

– T'as vu le temps ?

– *Et...* ?

– Ben, t'as vu comment j'suis fringuée ?

– Tu vas pas me dire que tu chiales parce que la pluie va saloper ta jupe d'été et tes pieds-nus !

– Mais non ! Tu comprends rien ! Je m'en tape de ma jupe ! »

Là, faut changer l'apparence de Line, pense l'écrivain, distrait tout de même. Lui mettre vraiment des larmes dans les yeux. Il écrit :

Line étale un peu plus les coulées de mascara sur ses joues d'un doigt rageur. Des grands yeux rougis sous un balai d'étope. Un nez de dix-huit ans avec la peau qui va avec. Des boucles d'oreilles qui essaient de faire plus beau que l'albâtre du cou.

L'autre s'affale sur la chaise d'à côté qui gémit sous le choc. Le grand parasol jaune d'or sur la terrasse du café les isole un peu de la douche d'été mi pluie mi soleil, qui dégringole sans état d'âme.

– T'es pas chiée, toi ! Tu me sonnes et moi, j'galope ! Et c'est pour te voir faire la tronche !

L'imperméable qui s'est écarté de ses épaules s'occupe tranquillement à dégoutter tout autour de la chaise le trop plein de son eau. On dirait un corps ouvert en son milieu et qui fond. »

Il aime bien cette image de l'imperméable, il voudrait évoquer un monde où les objets ont une âme... investissent un corps.

Il a peut-être rêvé. Tout cela ne tient pas debout. Elle semble si sage le nez dans sa tasse... J'aurais mal compris ou trop picolé... L'écrivain replonge.

« L'autre s'est accoudée à la table, a joint ses mains et posé son menton dessus.

La pluie joue une symphonie humide sur le dos du parasol. Ça tape sur la toile et ça imprègne l'air. Ça *pénètre les cœurs en mouillant les corps.*

« t'as reçu mon SMS ? »

Elle renifle, se mouche.

« A ton avis ? J'suis pas madame Soleil, comment j'aurais su que t'étais là !

– tu arrêtes de nous la jouer agressive, là !

– C'est que je suis à la ramasse et tu m'gonfls avec tes larmes ! »

La pluie enregistre l'information en tambourinant, imperturbable. Un passant court sous l'averse, se dérobe. Les deux jeunes femmes boudent sur fond de dégringolade humide. Ça pleure dedans et dehors.

« Tu sais *même pas pourquoi je chiale...*

– *Dis toujours...* »

Une éclaircie. La lumière, tout à coup, qui dégueule depuis la trouée de nuages. La chaleur aussi qui se ramène, attirée par l'humidité.

« Mon corps, ym'dit jamais rien ! »

Un soupir, comme une respiration dans l'orage qui est en pause.

« Développe, là ! »

Line hoquette :

« J'fais partie de cette planète, oui ou merde ? Je sais jamais rien ! » Elle hurle. « Les animaux, y savent quand il va pleuvoir ou quand ya un tsunami qui nous arrive sur le coin de la gueule, ils ont le *temps de se carapater, de se préparer... Les arbres, la terre... Tout sait. Moi, non.*

Elle sanglote. Les nuages de nouveau s'appliquent. La pluie de nouveau sur le parasol. Les dalles sous la table compatissent et ruissellent entre les chaussures.

– Et ?

– Je croyais que mon corps, c'était mon meilleur *pote...* qu'on vivait en osmose lui et moi, qu'on se *cachait rien...*

– Bon, allez, accouche !

– Ben justement ! Ça fait presque *'un mois que... et j'en savais rien...*

– Un mois que quoi ?

La pluie, la chaise, le plastique de la table, les dalles sous les pieds tous, ils voudraient parler.

Mais qui s'en soucie ? »

« Moi, je m'en soucie... »

L'écrivain sursaute et la voit en face de lui, debout. Elle ! L'a pas vue s'approcher. A le cœur qui bat.

Merde ! Elle m'a flanqué une de ces pétoches !

Elle ne peut pas avoir lu ! Simple coïncidence ? Télépathie ?

Il claque l'écran de son ordinateur pour le fermer mais un peu trop fort. Se lève un peu trop vite. S'en rend compte, se rassoit ou s'effondre plutôt sur la banquette élimée qui le rassure, d'habitude. Merde de Merde ! C'est quoi c'délire ! Il prend du temps pour parler. Elle attend.

« Je vous demande pardon ?

– Je disais que moi, je m'en soucie... Les vieilles filles, c'est comme les tapisseries, ça apprend à détecter les choses et à sentir autrement...

– Pourquoi dites-vous ça ? Je ne... Je... ne... comprends pas...

– Je vois que vous n'avez jamais pris le temps de vous perdre dans le détail d'une rose peinte sur papier collé dans le coin d'un mur. Il faudra essayer, un jour. C'est édifiant. »

Elle a pris son petit air pincé, celui de l'esquisse de Denis et elle époussette d'un doigt léger mais méticuleux et répété, une miette de gâteau laissée par l'occupant précédant et que la serveuse n'a pas vue.

« N'avez-vous pas pris modèle sur moi pour décrire votre Mademoiselle Berthe ? Celle qui meurt d'ennui... »

J'rêve !

Silence. Rien ne transparait.

« Mais de nos jours qui se soucie des vieilles filles délaissées ou des jeunes femmes qui n'ont pas leurs règles et qui s'en effraient... »

Deux à zéro ! Le jeune homme ne sait comment réagir... Il reste à la regarder fixement. Elle debout et lui tassé contre le dossier de velours rouge sale, sous le miroir du fond de la salle... J'hallucine !

Ben reprends-toi ! C'est quand même pas une bonne femme qui va te mettre dans cet état là ! Ben si !

« Puis-je m'asseoir ? » Susurre-t-elle en s'asseyant.

Ben voyons !

« J'ai pris la liberté – ajoute-t-elle – de prendre ma tasse de thé pour venir le boire avec vous. Et ne prenez pas ombrage de ce que je viens de vous dire, j'ai simplement lu à l'envers dans le miroir, le bas de la page de votre écran... Je lis très bien à l'envers et vous sembliez si absorbé... »

La salope !

L'écrivain ne pense même pas à s'insurger. Il se rend. Elle a gagné ! Il sait qu'il va accepter de perdre son temps avec elle...

« Ça ne vous dérange pas que je ne fume pas ? »

C'est dit ! Il écrase sa cigarette qu'il venait d'allumer, disperse de la main le halot de fumée au dessus de leur table. Géné.

Me reconnais plus !

Un moment passe cependant avant qu'il puisse ouvrir la bouche pour le lui dire, temps qu'elle met à profit pour boire son thé à petites gorgées précautionneuses. Le breuvage est chaud mais elle

n'est pas pressée. Elle regarde Pierre, puis baisse de nouveau le regard, puis recommence.

« Où et quand ? » Chuchote-t-il enfin comme on conspire...

Pas vrai cette voix de chiottes que j'ai !

On ne sait pas si c'est le désir de rester discret ou l'émotion qui serre la voix de l'écrivain en un petit filet.

« Je vous demande pardon... » Coquette-t-elle en reposant sa tasse.

« Le rendez-vous... Le week-end ensemble... » Je dis.

C'est d'un ridicule !

Elle le laisse quémander, se montrer penaud. Elle a la situation bien en main mais ne veut pas trop en profiter : elle ébauche un sourire qui remonte un peu la commissure de ses lèvres. Pas assez pour être avenante, mais c'est déjà ça et son interlocuteur sent comme une faille dans la cuirasse. Une faiblesse. Elle se ressaisit pourtant très vite et assène :

« Ainsi donc, vous vous êtes résigné à perdre votre temps avec moi. Savez-vous bien à quoi vous vous engagez ? »

Autre vide, autre silence... Deux gorgées de thé.

Me fout les glandes avec sa voix de fausset et son vocabulaire suranné ! Moi aussi je sais parler vieille France !

C'est comme si elle sortait d'une page de Julien Gracq !

L'écrivain remarque qu'elle lui adresse un sourire encore plus engageant celui-là et le regard se fait plus doux. Cette fois, ce sont les yeux qui ont souri.